

LA PAROUSIE

CARDINAL LOUIS BILLOT, S.J.

ARTICLE NEUVIÈME

LA PAROUSIE DANS L'APOCALYPSE. LE VÉRITABLE SUJET DE LA GRANDE PROPHÉTIE DU NOUVEAU TESTAMENT.

La révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée, pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et qu'il a fait connaître en l'envoyant par Son ange à Jean Son serviteur, qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. C'est ainsi que commence l'Apocalypse (I, 1-3).

Et voici maintenant comment elle se termine (XXII, 6-20) : Le Seigneur Dieu des esprits des prophètes a envoyé Son ange pour découvrir à Ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Voici que Je viens bientôt... Ne scellez pas les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche... Je viendrai bientôt, et Ma rétribution est avec Moi pour rendre à chacun selon ses œuvres... Moi Jésus, J'ai envoyé Mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises... Oui, Je viendrai bientôt. Amen : venez, Seigneur Jésus.

On le voit, la déclaration de la fin n'est que la répétition de celle du commencement, et cette déclaration qui ouvre et ferme l'Apocalypse, qui l'encadre en son entier et en embrasse tout le contenu, qui en est le premier et le dernier mot, l'alpha et l'oméga, se présente par là même comme chose de toute première importance dans l'économie du livre. Ce n'est pas là un trait accidentel qu'il soit loisible de négliger et de mettre de côté, un détail incidemment ajouté, un accessoire enfin, sans connexion avec l'argument principal. C'est au contraire un point essentiel entre tous, qui porte sur tout l'ensemble de la révélation que saint Jean, par le ministère de l'ange, a reçue de Jésus-Christ : où, par conséquent, force nous est de voir une indication donnée sur le sens général de la prophétie, un jour jeté sur ses obscurités, et une clef devant servir à en ouvrir les arcanes.

D'un autre côté, deux affirmations bien nettes et bien catégoriques y sont à relever : la première, que les événements qui font l'objet des prédictions apocalyptiques devaient arriver bientôt, *quæ oportet fieri cito* ; la seconde, que bientôt aussi viendrait Jésus apportant avec lui Sa rétribution, pour rendre à chacun selon ses œuvres, *ecce venio cito, et merces mea mecum est, reddere unicuique secundum opera sua*. Et ces deux affirmations, considérées surtout en tant que se complétant et s'éclairant l'une l'autre, paraîtront sans doute, aux yeux de beaucoup, justifier les idées modernistes sur l'annonce, dans les écritures du Nouveau Testament, d'une parousie toute prochaine.

Car il ne faudrait pas songer à contester ici le sens du mot bientôt, qui visiblement doit être pris dans son sens obvie et naturel, sans qu'il y ait lieu d'en appeler, pour se tirer d'embarras, à la parole de saint Pierre disant que, «pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour». Autre chose, en effet, est l'estimation du temps comparativement à l'éternité de Dieu, autre chose son évaluation par rapport à nous qui y sommes sujets. On comprend fort bien que, quand on parle de Dieu, on dise que devant Lui, et par rapport à l'éternité qui Lui est toujours présente, tout est court. Mais ce qu'assurément on ne comprendrait plus du tout, c'est que Dieu, à nous parlant, usât de la même mesure, d'une mesure qui, en abrégant également tous les temps, en supprime aussi par là même toutes les différences ; et que, pour nous marquer des événements devant arriver, par exemple, dans mille, dix mille, cent mille ans d'ici, Il nous assurât qu'ils viendront bientôt, et que le temps en est proche. Beaucoup moins encore comprendrait-on qu'Il insistât sur la prochaine échéance des événements annoncés, avec ce luxe d'expressions qui se remarque dans les derniers versets du dernier chapitre, où la proximité est affirmée, assurée, inculquée coup sur coup, de toutes les manières possibles jusqu'à cinq fois consécutives : *quæ oportet fieri cito* (vers. 6) et *ecce venio velociter* (vers. 7) ; *tempus prope est* (vers. 10) ; *ecce venio cito* (vers. 12) ; *etiam, venio cito* (vers. 20). Nous faudrait-il quelque chose de plus ? Eh bien ! voici plus encore. Car tandis qu'il avait été dit à Daniel recevant l'annonce prophétique de la persécution d'Antiochus, qui elle-même était le type et comme le crayon de la suprême persécution de l'antéchrist : Scelle la prophétie, car le temps est éloigné (Dan., VIII, 26, à comparer avec XII, 4, 9) ; maintenant, au contraire, il est dit à saint Jean (Apoc., XXII, 10) : Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre, comme si ce livre devait rester longtemps fermé. Et la raison lui en est aussitôt donnée : parce que le temps où doit éclater l'accomplissement des prédictions qu'il renferme, va arriver, *tempus enim prope est*. Ce qui donnait à entendre de la manière la plus formelle et la plus évidente du monde, que, si les choses révélées à Daniel lui étaient annoncées pour un lointain avenir, il n'en était pas ainsi de celles révélées à saint Jean, qui devaient commencer à se dérouler incontinent après lui.

Voilà donc les deux points sur lesquels porte toute la difficulté que présente l'Apocalypse, et qu'il nous reste à éclaircir dans ces derniers articles : en premier lieu, l'annonce de l'accomplissement prochain des prédictions apocalyptiques ; en second lieu, l'annonce de la venue également prochaine de Jésus pour rendre à chacun selon ses œuvres. Et comme l'un et l'autre de ces deux points réclament une explication à part, nous les examinerons séparément l'un après l'autre, en commençant par le premier qui est aussi le principal, le second n'ayant besoin pour s'éclaircir que des principes antécédemment posés, lesquels, ainsi qu'on le verra, trouveront derechef, et dans l'Apocalypse elle-même, une nouvelle, formelle, et définitive consécration.

* * *

Parmi les préjugés concernant les livres de la sainte Écriture, il n'en est pas de plus généralement répandu que celui qui tient l'Apocalypse pour être, ou exclusivement, ou du moins dans sa partie principale, la prophétie de la fin des temps, de ses signes avant-coureurs, des événements qui la précéderont, des catastrophes qui l'annonceront. Interrogez, en effet, à ce sujet la plupart de ceux qui s'intéressent aux choses de la religion, et y ont quelque culture : immanquablement, et à bien peu d'exceptions près, ils vous répondront que d'abord l'Apocalypse est un livre sibyllin qu'il ne faut pas même tenter de déchiffrer, vu que tous ceux qui en ont voulu faire l'essai, y ont misérablement échoué ; qu'au surplus, si l'intelligence en est peut-être réservée à l'avenir, pour le moment du moins on n'en sait vaguement qu'une seule chose : c'est que ce sont des prédictions regardant l'antéchrist, les derniers combats de l'Église, la persécution suprême, la ve-

nue d'Hénoch et d'Élie, l'apparition du juge des vivants et des morts, les assises générales de l'humanité avec ce qui s'ensuivra dans les éternels châtements et les éternelles récompenses.

Mais combien étrange, combien incroyable, combien paradoxale surtout, leur paraîtrait l'opinion de celui qui, même appuyé sur la grande autorité de Bossuet, essaierait timidement de soutenir que la partie de l'Apocalypse visant directement et immédiatement les derniers jours, tient tout juste dans le livre la place d'une dizaine de versets, exactement des neuf derniers du chapitre XX^e ! Sûrement, comme à saint Paul prononçant dans l'Aréopage le mot de résurrection des morts, on lui dirait de revenir pour se faire entendre une autre fois, si grande et si considérable est la puissance du préjugé communément reçu. Or, ce préjugé, l'école moderniste ne pouvait naturellement se faire faute de le mettre en valeur dans la question de la parousie, et d'y chercher une base très assurée d'argumentation. Et de fait, s'il est vrai que la fin du monde est l'objet, ou unique ou du moins principal, des prédictions de l'Apocalypse ; si d'autre part, selon que nous l'avons clairement montré plus haut, ces mêmes prédictions y étaient incontestablement données comme devant s'accomplir bientôt, il s'ensuit rigoureusement qu'au dire de nos Écritures, le monde, au moment des visions de Patmos, était bien à la veille de finir, et la grande révélation du Christ sur le point d'avoir lieu.

Ainsi toute la question présente se réduit à un seul point : quel est le véritable objet des prédictions apocalyptiques ? Est-ce la fin du monde ? Alors nous n'avons plus qu'à nous incliner, et à passer condamnation. Est-ce au contraire quelque autre chose ? Alors la difficulté s'écroule, comme s'écroule une construction dont s'évanouit la base. La chose vaut donc la peine d'être examinée de près, et afin de mieux circonscrire le champ sur lequel doit porter la discussion, commençons par jeter un rapide coup d'œil sur le plan et la division de la grande prophétie du Nouveau Testament.

Comme le fait observer Bossuet au commencement de son admirable commentaire, les fonctions du ministère prophétique se réduisaient à trois principales, dont la première était de reprendre, d'avertir et d'exhorter ; la seconde, de prédire et d'annoncer l'avenir ; la troisième, de consoler et d'encourager par la promesse des récompenses. N'allons donc pas chercher ailleurs le plan et l'ordonnance de l'Apocalypse, cette prophétie incomparable, terme et couronnement de toute l'œuvre des anciens prophètes. Et en effet, après le chapitre I^{er} qui tient lieu de prologue ou de préface, nous trouvons les avertissements et les exhortations. Ils remplissent les chapitres II et III, où saint Jean reçoit ordre d'envoyer aux sept évêques d'Asie les blâmes ou les éloges que méritaient leurs Églises, avec les recommandations appropriées aux conditions de chacune d'elles. Puis, viennent en second lieu les prédictions, qui sont la partie de beaucoup la plus considérable de l'ouvrage, et vont du chapitre IV au chapitre XX inclusivement. Toutes, elles se tirent de ce livre de l'avenir, fermé et scellé, que personne ne pouvait ni ouvrir ni regarder, mais qui, une fois remis aux mains de l'Agneau pour qu'il en rompît les sceaux (v, 1-10), laissait échapper ses mystérieux secrets. Enfin, voici en troisième lieu les promesses de la félicité future, dont nous est fait le ravissant tableau dans les deux derniers chapitres XXI et XXII, où paraît la céleste Jérusalem « toute belle et toute parfaite dans le recueillement de tous les saints, et le parfait assemblage de tout le corps mystique de Jésus-Christ ».

Telle est, dis-je, la division très naturelle de l'Apocalypse, et l'on voit de suite, par ce rapide exposé, que ce n'est ni la première partie, ni la troisième, mais seulement la seconde, celle des prédictions, qui entre présentement en cause. Encore faudra-t-il en éliminer les chapitres IV et V, qui ne sont qu'un prélude consacré à représenter le théâtre de la vision, et à décrire l'appareil de la scène où l'Agneau, divin protagoniste, reçoit des mains de celui qui était assis sur le trône le livre mystérieux dont il allait lever les scellés. De sorte qu'en fin de compte la série des oracles concernant les événements à venir commence exactement avec le chapitre sixième, pour se clore définitivement avec le vingtième.

C'est donc sur les quinze chapitres inclus et compris dans ces deux termes extrêmes, que porte la question posée plus haut ; j'entends la question de savoir s'il est vrai, oui ou non, que, conformément au préjugé vulgaire, les prédictions apocalyptiques visent directement, soit en leur entier, soit dans leur majeure et principale partie, la suprême catastrophe et les événements avant-coureurs. A quoi nous répondons sans hésiter par une dénégation absolue, que justifieront, si nous ne nous abusons, les multiples raisons qui vont être proposées à la considération et aux réflexions du lecteur.

* * *

Et d'abord une observation préliminaire. C'est que, s'il fut jamais une prophétie qui, selon les principes exposés au début de cette étude, ne se puisse bien comprendre qu'après coup, c'est-à-dire à la lumière des faits accomplis (du moins dans tout son ensemble et la liaison de ses diverses parties), ce doit être, avant toutes les autres, celle de l'Apocalypse. Cela ressort avec une pleine évidence de la manière qui lui est propre, du style énigmatique dans lequel elle est écrite, des symboles, des images, des métaphores tout à fait *sui generis* dont elle est enveloppée et comme voilée du commencement jusqu'à la fin : bref, de tout ce qui faisait dire à saint Jérôme, qu'elle contenait autant de mystères que de mots, *tot sacramenta quot verba*. Et n'y aurait-il pas là déjà, de quoi exclure a priori l'hypothèse d'une Apocalypse ayant pour unique, ou du moins pour principal objet, ce qui ne devait arriver que quand le monde aurait été au point même de finir ? Car on se demande aussitôt quelle en eût pu être, alors l'utilité, également nulle, à ce qu'il semblerait, soit qu'on se place avant, soit qu'on se place après l'événement : si l'on se place après, parce que, dans l'hypothèse, le temps d'après ne serait plus que celui de la vie future, pour lequel, visiblement, les prophéties ne sont pas faites ; et si l'on se place avant, parce qu'il n'y a pas d'apparence que sans le fil conducteur des faits accomplis, on parvienne jamais à une interprétation, je ne dis pas conjecturale et fantaisiste dont nous n'avons que faire, mais certaine et authentique, de tant de mystérieuses figures formant un labyrinthe plus compliqué encore, et plus ténébreux que celui d'où jadis Ariane donna à Thésée le moyen de sortir.

Aussi bien, n'est-ce pas ici l'unique raison de l'idée si généralement répandue, à laquelle nous faisons allusion plus haut ? Je dis de cette idée qui tient l'Apocalypse pour un logogriphe inintelligible et indéchiffrable, disons le mot, pour une sorte de rébus pouvant tout au plus servir à exercer l'imagination de désœuvrés, qui n'ayant rien à faire dans le monde tandis qu'il dure, ont du moins la prétention de lui apprendre quand et comment il finira : chimériques créateurs d'interprétations plus chimériques encore. Mais maintenant, je le demande à tous ceux qui croient à l'inspiration de nos saintes Écritures : serait-il possible que telle fût la vraie et réelle condition d'un livre dont Dieu Lui-même serait l'auteur, et qu'il aurait donné, ainsi que tous les autres, à Son Église comme devant servir à enseigner, à convaincre, à corriger, à instruire, selon cette parole de saint Paul à Timothée : *Omnis scriptura utilis ad docendum, ad arguendum, ad erudien-*

dum in iustitia ? Certes, poser la question dans ces termes, c'est déjà la résoudre, et j'imagine que ceux-là mêmes qui parlent de la désespérante incompréhensibilité de l'Apocalypse, ne pourront guère s'empêcher de voir ici tout ce que l'hypothèse renfermerait d'in vraisemblable, disons plutôt, d'inadmissible. Que ce leur soit donc un premier indice qu'ils pourraient bien se tromper sur le véritable objet de la prophétie de saint Jean, et qu'ils le situent fort mal, dans un avenir où les faits de l'histoire ne devant jamais servir à trouver le fil de tant d'oracles si disparates et si obscurs pour la plupart, il n'y aurait plus de place que pour des interprétations en l'air, ne reposant sur aucun fondement objectif ferme et assuré.

Mais, je le répète, ce n'est là encore qu'une remarque préliminaire, et qui ne vaudra, si l'on veut, contre les adversaires, qu'à titre de pure et simple présomption. Venons-en maintenant à des arguments plus topiques, et commençons par en établir la base, cette solide base qui, comme il vient d'être dit, fera toujours défaut à quiconque se lancera dans l'exégèse apocalyptique sur les seules données du texte, indépendamment de toute direction ou information puisée aux sources de l'histoire.

* * *

Si nous parcourons les grands faits de l'histoire depuis l'époque de saint Jean à Patmos jusqu'à nos temps modernes, nous n'en trouverons certainement aucun qui égale, pour l'importance et l'étendue, l'écroulement de l'empire romain sous les coups redoublés des barbares au commencement du V^e siècle, et la décomposition qui, s'en étant suivie, finit par aboutir, contre tout ce que l'on aurait pu attendre, à la formation des divers royaumes de la chrétienté, sortis les uns après les autres de cet immense chaos. Que l'on se place en effet au point de vue de l'historien, ou que l'on remonte avec le théologien jusqu'aux raisons dernières des choses, d'un côté comme de l'autre on arrive à la même constatation d'un événement absolument hors de pair. Pour l'historien, ce sera la disparition définitive de la civilisation antique, allant faire place à une civilisation entièrement nouvelle, c'est-à-dire à un état social désormais réglé suivant les principes et les lois de l'Évangile. Pour le théologien, ce sera l'étonnante réalisation des grandes lignes du plan divin, si longtemps à l'avance marquées dans les anciennes prophéties, et notamment dans celle de Daniel sur la succession des empires, lorsque le colosse qui avait paru en songe à Nabuchodonosor, «fut réduit en cette fine poussière qu'emporte le vent d'été», et que «la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre».

Eh bien ! c'est ce fait immense, le plus vaste, le plus fécond de l'histoire, qu'à la lumière de l'histoire elle-même, nous allons trouver prédit dans l'Apocalypse, et avec une telle netteté, une telle abondance de preuves, une telle précision de détails, qu'il sera impossible aux plus aveugles de ne pas le reconnaître. C'est le maître événement qui occupe la principale place dans la prophétie de saint Jean, qui en donne aussi la clef, en indique le sens, et du point central où il est mis, en éclaire toute la suite, assez du moins, pour qu'il ne puisse plus rester de doute sur l'objet véritable et adéquat des prédictions apocalyptiques.

Ouvrons donc cette mystérieuse Apocalypse aux chapitres XVII et XVIII, qui sont précisément le point central d'où nous avons dit que doit venir la lumière, et voyons-y en tout premier lieu, présentée sous le nom mystique de Babylone, la Rome impériale, la Rome déesse de la terre et des nations, mère de l'idolâtrie et persécutrice des saints.

Nous sommes à l'endroit de la vision où sept anges viennent de recevoir sept coupes pleines de la colère de Dieu, avec ordre de les verser sur la terre (XVI, 1). Dieu s'est ressouvenu de la grande Babylone qui a fait boire à tous les peuples du vin de la fureur de sa prostitution (XIV, 8), et Il va maintenant lui donner à boire le vin de l'indignation de Sa colère (XVI, 19). C'est alors qu'un des sept anges s'approche de saint Jean et lui dit (XVII, 1 sqq.) : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus... Et je vis, continue saint Jean, une femme assise sur une bête couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphèmes, qui avait sept têtes et dix cornes. La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication. Et ce nom était écrit sur son front : Mystère : Ici grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus... L'ange me dit alors : Je vais te dire le mystère de la femme et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes... Les sept têtes sont sept montagnes (ou collines) sur lesquelles la femme est assise... Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui règne sur les rois de la terre.

Certes, voilà qui déjà semblerait ne pouvoir donner lieu à aucune équivoque, car à des traits si marqués, qui ne reconnaîtraient dans la Babylone mystique dont nous est ici présentée l'image, la Rome du paganisme ? «Saint Jean, observe Bossuet dans sa préface, lui donne deux caractères qui ne permettent pas de la méconnaître. Car premièrement (XVII, vers. 9) c'est la ville aux sept montagnes (particularité topographique partout reçue comme la caractéristique de Rome) ; et secondement (vers. 18), c'est la grande ville qui commande à tous les rois de la terre (autre caractère, d'ordre politique celui-là, qui au temps de saint Jean était plus manifeste encore, et plus certain). Si elle est aussi représentée sous la figure d'une prostituée (vers. 1), on reconnaît le style ordinaire de l'Écriture, qui marque l'idolâtrie par la prostitution. S'il est dit de cette ville superbe, qu'elle est la mère des impuretés et des abominations de la terre (vers. 5), le culte de ses faux dieux, qu'elle tâchait d'établir avec toute la puissance de son empire, en est la cause. La pourpre dont elle paraît revêtue (vers. 4) était la marque de ses empereurs et de ses magistrats ; l'or et les pierreries dont elle est couverte (ibid.) font voir ses richesses immenses. Le mot de Mystère qu'elle porte écrit sur son front (vers. 5), ne nous marque rien au delà des mystères impies du paganisme, dont elle s'était rendue la protectrice. Les autres marques de la bête et de la prostituée qu'elle porte, sont visiblement de même nature, et saint Jean nous montre très clairement les persécutions qu'elle a fait souffrir à l'Église, lorsqu'il dit qu'elle était enivrée (soûle) du sang des martyrs de Jésus (vers. 6)».

C'est donc une énigme bien aisée à déchiffrer, que Rome sous la figure de Babylone (vers. 5). Et elle le sera beaucoup plus encore, quand on aura fait réflexion que, depuis longtemps déjà, l'usage s'était établi dans l'Église, de désigner l'une par le nom de l'autre, ainsi que le prouve péremptoirement le passage bien connu de saint Pierre dans sa première épître : L'Église qui est dans Babylone, c'est-à-dire dans Rome, vous salue (I Petr., v, 13). Aussi voyons-nous les interprètes rationalistes eux-mêmes, et des plus irréductibles, se rendre à tant de signes si convergents et si précis ; nous les voyons, dis-je, saisis en cet endroit comme à la gorge, et contraints de prononcer ce nom de Rome, qui pourtant, si je l'osais dire, devrait les étrangler, parce qu'il équivaut ici à la reconnaissance de l'une des plus splendides, comme des plus étonnantes prophéties qui soient dans nos saints Livres.

En effet, voici d'abord qu'à la peinture de la grande Babylone, succède dans saint Jean la prédiction vérifiée depuis, à la face de l'univers, de son châtement et de sa chute. C'est le sujet du chapitre XVIII, où nous trouvons les premiers grands traits de la prophétie en question. Alors que l'empire était dans toute sa fleur, et ne présentait encore aucun indice de décadence, mais qu'au contraire la croyance à sa pérennité était tellement ancrée dans les esprits, que, chrétiens aussi bien que païens, comme nous le verrons plus bas, ne lui donnaient pas moins de la durée du monde : précisément alors, plus de trois siècles avant l'événement, était révélé à saint Jean, et par lui à l'Église, que le colosse tomberait. Alors, à Patmos se dessinait le tableau de ce qui s'accomplit effectivement sous Alaric, quand assiégée, prise, mise à sac, ravagée par le fer et par le feu, l'ancienne Rome reçut le coup fatal dont elle ne devait plus se relever, et que, comme nous le lisons dans tous les auteurs contemporains, saint Jérôme, saint Augustin, Paul Orose et tant d'autres, toute la terre fut dans l'effroi à la vue de sa désolation.

Après cela, reprend saint Jean, je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance. Il cria de toute sa force : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone, et elle est devenue une habitation de démons, un séjour de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau immonde et qui donne de l'horreur... J'entendis aussi une autre voix du ciel qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans sa calamité... Les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Ils se tiendront loin d'elle en disant : malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en ce moment. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises, ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférants et de meubles d'ivoire, d'airain, de fer, de marbre, de cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de chevaux, de chariots, d'esclaves, et d'âmes d'hommes... Alors un ange fort leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée... Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Telle est, en raccourci, l'annonce prophétique à laquelle faisaient écho trois cents ans plus tard les paroles de saint Jérôme, qui, recevant à Bethléem la foudroyante nouvelle de l'immense désastre, écrivait que «la lumière de l'univers était éteinte, la tête de l'empire romain tranchée, ou, pour parler plus exactement, l'univers entier renversé dans une seule ville»¹.

* * *

Mais pourtant ce n'est pas là encore le fort de la prophétie ; ce n'est pas non plus, qu'on le remarque bien, le fort de notre démonstration. Aussi bien, n'ignorons-nous pas que, quelque précis que soient les caractères qui tout à l'heure nous ont servi à identifier la Babylone apocalyptique, et par suite à reconnaître, dans l'annonce de sa ruine, l'annonce du grand événement qui a marqué dans l'histoire les débuts du moyen âge, il ne manque pas d'esprits plus exigeants, auxquels nos précédents arguments ne sauraient encore suffire, et qui veulent voir dans ladite Babylone, plutôt que la Rome des Césars, un être collectif et moral sans aucune détermination particulière, comme serait la société antichrétienne en général, autrement dit, «la cité des hommes opposée à la cité de Dieu», dont le renversement définitif ne doit être attendu que pour la fin des temps. C'est pourquoi il nous faut aller plus avant maintenant, et mettre en lumière l'endroit de la prophétie fait pour forcer la conviction des plus difficiles, et emporter les derniers restes de leurs hésitations : l'endroit, dis-je, où les choses sont tellement déterminées, tellement particularisées, tellement circonstanciées, que le nom même de l'ancienne Rome, qu'en toutes lettres on y verrait écrit, n'y serait ni d'une indication plus claire, ni d'une plus sûre information. Cet endroit est celui qui tient le milieu entre les deux passages rapportés plus haut, et qui, faisant suite à la description de la grande prostituée, ou Babylone mystique, précède et prépare le tableau déjà présenté de son renversement et de sa chute.

Un ange y explique à saint Jean (XVII, 7) le mystère de la prostituée, et de la bête aux sept têtes et aux dix cornes, sur laquelle elle est assise : symboles l'une et l'autre, comme le contexte le fait assez comprendre, d'une seule et même chose, que nous disons, nous, être Rome idolâtre et son empire². Dans l'explication qu'il donne, l'ange instructeur passe successivement en revue les diverses pièces de la figure mystérieuse, et s'arrêtant enfin sur les dix cornes de la bête, il poursuit : Les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu leur royauté, mais qui recevront comme rois la puissance à la même heure après la bête. Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus et les fidèles. Il (l'ange) me dit encore : Les dix cornes que tu as vues dans la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée ; et ils la réduiront dans la dernière désolation, ils la dépouilleront, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu. Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît ; de donner leur royauté à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui règne sur les rois de la terre (XVII, 12-18). Voilà, encore une fois, le passage essentiel où selon nous est renfermé le clair dénouement de la prophétie, et sur lequel par conséquent nous avons à appeler toute l'attention du lecteur.

Et d'abord, ce qui paraît à première vue, c'est que les rois en question sont les exécuteurs de la vengeance divine contre la grande Babylone figurée par la prostituée et la bête qui la porte : exécuteurs qui ont reçu mission de la détruire, et qui la détruiront en effet, selon qu'il est marqué dans la seconde moitié du passage précité, versets 16 et 17 : ils

¹ *Postquam clarissimum terrarum omnium lumen extinctum est, imo Romani imperii truncatum caput, et ut verius dicam, in una Urbe totus orbis interiit, obmutui et humiliatus sum, et dolor meus renovatus est, etc.*, Lib. 1 in Ezech., Prooem.

² «La bête et la femme, observe Bossuet dans le commentaire du chapitre XVII, ne sont au fond que la même chose... C'est pourquoi, la bête est représentée comme celle qui a sept montagnes (vers. 9), et la femme est la grande ville qui domine sur les rois de la terre (vers. 18). L'une et l'autre est donc Rome. Mais la femme est plus propre à marquer la prostitution, qui est dans les Écritures le caractère de l'idolâtrie». A cela nous pouvons ajouter que partout où paraît dans l'Apocalypse un personnage monté, la monture et le personnage figurent ensemble la même chose, comme par exemple au chapitre VI, le cheval roux, le cheval noir, et le cheval pâle, chacun avec celui qui le monte, figurent respectivement, la guerre, la famine et la peste. Et au même chapitre VI, comme plus loin au chapitre XIX, le cheval blanc avec son cavalier représente un objet unique, qui est Jésus-Christ vainqueur. Unique donc sera aussi l'objet du mystère de la femme et de la bête sur laquelle elle est assise.

haïront la prostituée, ils la réduiront à la dernière désolation, ils dévoreront ses chairs, car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qui lui plaît. Certes, on ne peut rien imaginer de plus exprès, et ici assurément, tout commentaire serait superflu. Mais notons maintenant les particularités de ces rois destructeurs, et les caractères sous lesquels ils nous sont présentés.

Quatre choses sont à relever. Premièrement, la prophétie les compte au nombre de dix, *decem reges sunt* (vers. 12), et soit qu'il faille entendre par là un nombre précis, soit plutôt un nombre rond et approximatif, ce sera toujours un nombre considérable pour des rois, surtout pour des rois qui, tout indépendants qu'ils soient les uns des autres, agissent comme de concert, contre un même ennemi, et dans l'unité d'un même dessein.

Secondement, circonstance bien plus singulière et plus remarquable encore, tous les dix sont des rois sans royaume, *qui regnum nondum acceperunt*, devant entrer en même temps, et seulement après la bête abattue, en pleine possession de la puissance royale, *sed potestatem tanquam reges una hora accipient post bestiam* (vers. 12).

Troisièmement, et ceci devient une véritable énigme dont on ne sait plus comment accorder les données, tant elles sembleraient contradictoires ; ces mêmes rois qui réduiront la bête à la dernière désolation, qui en dévoreront les chairs, et en sont donc les implacables ennemis, sont pourtant présentés comme étant les cornes, et conséquemment, les défenses de la bête elle-même ; bien plus, selon qu'il est expressément marqué, comme lui donnant, à elle, la bête, leur force et leur puissance, *et virtutem et potestatem suam bestiae tradent* (vers. 13).

Quatrièmement enfin, comme si tout cela n'était pas encore assez, voici que ces rois, ministres des hautes œuvres de Dieu «qui leur a mis au cœur d'exécuter ce qui Lui plaît», n'en sont pas moins dits devoir combattre contre Dieu même, ou, ce qui est la même chose, contre l'Agneau, qui les vaincra cependant, parce qu'il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et que ceux qui sont avec Lui, sont les appelés, les élus et les fidèles ; *cum Agno pugnant, et Agnus vincet illos, quoniam dominus dominorum est, et qui cum illo sunt, vocati, fideles et electi* (vers. 14).

Qui ne voit que l'on tenterait en vain de pénétrer, avec les seules ressources du texte, le mystère d'une si extraordinaire complication ? Mais qui ne voit aussi, que si l'histoire du passé nous présentait quelque part un ensemble d'événements et de choses, auquel s'appliquât de point en point, et dans toute l'étendue du cadre, non moins que dans le détail des particularités les plus caractéristiques, le tableau que nous venons de voir, il y aurait dans ce seul fait, avec la preuve de la divine origine de la prophétie, l'indice certain et indubitable de ce qui en est le véritable objet ? Eh bien ! voici maintenant, l'histoire en main, la constatation de l'entière réalisation de l'hypothèse : voici, dis-je, le tableau qu'on vient de voir, s'appliquant effectivement, de point en point, dans toute l'étendue de son cadre, jusque dans le détail des plus singulières particularités, et avec la plus étonnante précision, à tout cet ensemble d'événements et de choses qui a rempli l'époque remarquable entre toutes, de la destruction de l'ancienne Rome, du démembrement de son empire, et de la pose des premières assises de ce qui s'est appelé plus tard l'édifice politique de la chrétienté. Pour justifier cette assertion, nous n'aurons qu'à présenter un abrégé de la glose de Bossuet sur le passage qui nous occupe, laquelle jointe à tout ce qui a précédé déjà, équivaudra, si nous ne nous trompons, à la plus convaincante des démonstrations (Bossuet, *l'Apocalypse avec une explication*, chap. XVII, explication de la seconde partie).

* * *

Il est donc question de dix rois, exécuteurs, répétons-le, des hautes œuvres de Dieu contre la grande cité, mère des abominations de la terre. *Decem reges sunt*. Dix rois ! Voilà qui déjà est bien suggestif, car à ce nombre considérable de chefs de peuples venus de divers points pour abattre un grand empire et s'installer dans ses terres, la pensée se reporte d'elle-même à l'époque de l'invasion des Barbares, et qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, on songe aussitôt à ceux qui ruinèrent Rome et en renversèrent la puissance, principalement en Occident. Alors, en effet, on vit apparaître, presque dans le même temps, les Vandales, les Huns, les Francs, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Hérules, les Lombards, les Allemands, les Saxons, et plus que tous ceux-là, les Goths qui furent les principaux destructeurs de l'empire. Du reste, «rien ne force à se tourmenter pour les réduire précisément au nombre de dix, encore qu'on les y pût à peu près réduire par rapport aux royaumes fixes qu'ils y ont établis. Mais un des secrets de l'interprétation des prophètes est de ne pas chercher de finesse où il n'y en a point, et de ne pas se perdre dans les minuties quand on trouve de grands caractères qui frappent la vue d'abord. Ici, sans qu'il soit besoin d'un plus grand détail, c'est un caractère assez remarquable, que d'un seul empire il se forme tant de grands royaumes, en diverses provinces d'Espagne, en Afrique, dans la Gaule Celtique, dans l'Aquitaine, dans la Séquanais, dans la Grande-Bretagne, dans l'Italie, et ailleurs, et que l'empire romain soit abattu dans sa source, c'est-à-dire en Occident où il est né, non point par un seul prince qui commande en chef, comme il arrive ordinairement, mais par l'inondation de tant d'ennemis qui agissent tous indépendamment les uns des autres».

Mais avançons toujours. Ces rois, qui démembrent l'empire romain, ont dans l'histoire des caractères bien accusés et bien déterminés. Passons donc en revue ceux que, de son côté, la prophétie de saint Jean attribue aux dix rois destructeurs de la grande Babylone, faisons la confrontation, et voyons s'ils correspondent.

Il y a d'abord pour les dix rois de saint Jean, un caractère qui consiste, avons-nous dit, en ce que, au temps où ils parurent pour la première fois, ils n'avaient pas encore reçu leur royaume, *qui regnum nondum acceperunt*.

Or, maintenant j'ouvre l'histoire, et je me demande s'il eût été possible de mieux caractériser la condition de ces aventuriers, de ces chefs barbares, que nous voyons arriver aux IV^e et V^e siècles sur les terres de l'empire. Assurément, quand ils y arrivèrent, ils n'y avaient encore aucune possession. Ainsi, le royaume qu'ils y devaient avoir, ne leur était pas encore donné, et ne devait l'être effectivement qu'après la déconfiture de la bête, selon qu'il est marqué par les paroles qui suivent dans saint Jean : *sed potestatem tanquam reges accipient post bestiam*. Mais il y a plus, car non seulement ils n'avaient encore aucune possession dans l'empire, mais ni dans l'empire, ni ailleurs, ils n'avaient de domaine fixe. Les régions où ils entendaient se fixer avec leur peuple étaient à conquérir, et c'est avec beaucoup de justesse que Bossuet observe : «Les rois dont il s'agit, ne sont pas des rois comme les autres, qui cherchent à faire des conquêtes pour en agrandir leur royaume. Ce sont tous rois sans royaume, du moins sans aucun siège déterminé de leur domination, qui cherchent à s'établir dans un pays plus commode que celui qu'ils ont quitté. On ne vit jamais à la fois tant de rois de ce

caractère, qu'il en parut dans le temps de la décadence de l'empire romain, et voilà déjà un caractère bien particulier de ce temps-là, mais les autres sont beaucoup plus surprenants».

Beaucoup plus surprenant en effet, est celui que saint Jean assigne en second lieu, et que plus haut nous disions être tout à fait inintelligible : Et ils mettront au service de la bête leur force et leur puissance : *et virtutem et potentiam suam bestiae tradent*. Mais quoi ? Au service de la bête, ceux-là mêmes que la prophétie nous donne comme suscités de Dieu pour la déchirer, la mettre en pièces, et la dévorer ? Quel est donc ce mystère, et qui pourrait concilier des choses aussi contraires ? Eh bien ! ici encore ne nous mettons pas en peine de chercher, car l'histoire nous libère de ce soin, et nous livre la clef de l'énigme en nous montrant les armées de ces rois, revues tout d'abord à la solde de Rome, et dans l'alliance de ses empereurs. «C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, continue Bossuet, et la marque de la décadence prochaine de cette ville, autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel point de faiblesse, qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de Barbares, ni soutenir son empire qu'en ménageant ceux qui le venaient envahir. Ce temps de faiblesse est très bien marqué dans ces paroles de Procope : Alors la majesté des princes romains était si affaiblie, qu'après avoir beaucoup souffert des Barbares, elle ne trouvait point de meilleur moyen de couvrir sa honte, qu'en se faisant des alliés de ses ennemis, et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance... Outre les Alains et les Goths, on trouve encore dans Procope, parmi les alliés des Romains, les Hérules et les Lombards, c'est-à-dire les futurs maîtres de Rome et de l'Italie. Sous Théodose le Grand et sous ses enfants, nous voyons les Francs nos ancêtres tenir un rang considérable dans l'armée romaine sous la conduite d'Arbogaste leur chef, qui pouvait tout dans l'empire. Les Alains et les Huns servaient contre Radagaise dans l'armée d'Honorius, sous la conduite de Stilicon... Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Goths sont dans l'armée d'Aétius, général romain, au rang des troupes auxiliaires contre Attila. Et pour nous attacher aux Goths à qui appartient principalement ou la gloire ou le déshonneur d'avoir vaincu Rome, on les voit dans les armées de Constantin, de Julien l'apostat, de Théodose le Grand, de son fils Arcadius... Il était donc très véritable que Rome, dans un certain temps marqué de Dieu, devait être soutenue par ceux qui la devaient détruire à la fin». Et tout cela, c'est l'accomplissement de la prophétie de saint Jean sur les dix rois : *Et virtutem et potentiam suam bestiae tradent*.

Mais voici enfin un dernier caractère qui, nettement marqué dans saint Jean, s'accuse aussi dans l'histoire de la manière la plus frappante, et toujours en la personne de ces mêmes Barbares, ennemis jurés de Rome, venus pour la piller, la saccager, la mettre en proie, et finissant par se fixer sur les terres de l'empire abattu et détruit. Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra : *cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet eos*. Et comment combattront-ils contre l'Agneau ? En ce que tous, ils seront d'abord idolâtres ; puis, en partie, infectés d'arianisme ; souvent aussi, cruels persécuteurs. Comment, au contraire, seront-ils vaincus par Lui ? En ce qu'à la fin ils deviendront tous chrétiens, tous catholiques, comme les Goths en Espagne, les Francs et les Bourguignons dans les Gaules et la Germanie, les Lombards en Italie, les Saxons en Angleterre, les Huns dans la Hongrie. Car telle fut la belle, la magnifique, la splendide victoire qu'il convenait à l'Agneau de remporter sur eux : bien différente de celle qui est décrite plus bas (XIX, 11-21), où l'on voit le Fidèle et le Véritable monté sur le cheval blanc, avec des yeux comme une flamme de feu, vêtu d'une robe teinte de sang, ayant dans la bouche l'épée à deux tranchants, armé pour le jugement, la défaite et l'extermination des impies. Ici, au contraire, c'est le doux Agneau, ayant sans doute dans son carquois des flèches aiguës pour en percer Ses ennemis, et en faire tomber les peuples à Ses pieds (Ps. XLIV, 6), mais des flèches d'amour qui changent les ennemis en amis, et en font, selon que saint Jean le dit ici expressément (vers. 14), des appelés, des élus et des fidèles : *et qui cum eo sunt, vocati, fideles, et electi*¹.

Concluons donc qu'à n'en pouvoir douter, l'oracle de saint Jean sur la grande Babylone avait bien réellement pour objet la chute de l'ancienne Rome, païenne et idolâtre : de l'ancienne Rome, dis-je, qui même après que Constantin y eut érigé l'étendard de la croix, malgré la grande et glorieuse Église chrétienne qu'elle avait dans son sein, en dépit de l'exemple et des défenses de ses derniers empereurs, n'en était pas moins restée la prostituée que nous présente la prophétie : toujours attachée à ses vieux dieux, toujours soupirant «après ces amants impurs», toujours prête à s'y livrer à la première occasion, ainsi qu'il parut sous Julien l'apostat, toujours protestant contre l'interdit jeté sur les temples de ses idoles², comme on le vit sous Théodose par exemple, dans les instances du sénat pour le rétablissement de l'autel de la Victoire³, et jusqu'au temps même d'Alaric, dans les violentes récriminations partout répandues et vigoureusement réfutées par saint Augustin en sa *Cité de Dieu*, qui attribuaient à l'abandon de l'ancien culte tous les malheurs de l'empire³. Concluons encore que cette chute définitive de la Rome païenne, prélude nécessaire de l'établissement du règne social de Jésus-Christ et de Son Église dans le monde, est le grand et mémorable événement que saint Jean avait principalement en vue : d'où il résulte par une naturelle conséquence, que c'est aussi ce qui doit servir comme de clef à tout le reste de la prophétie, et dans ce qui précède, aussi bien que dans ce qui suit.

* * *

Et d'abord dans ce qui précède. Car tout ce qui précède, à partir de l'endroit où commencent les prédictions apocalyptiques, a une connexion étroite avec ce que nous venons de voir touchant la condamnation et exécution de la grande Babylone, et est à ce grand fait, suivant l'heureuse comparaison de Bossuet, ce que le corps d'un poème est à la catastrophe qui le termine et le dénoue. De quoi je ne voudrais pas d'autre preuve, si pourtant de preuves il était ici besoin, que la vision qui ouvre le chapitre VI, et revient encore à la fin du chapitre XIX, comme pour enfermer dans le cadre d'un même tableau et l'unité d'un même drame, toute la série des visions interposées.

¹ Voir, sur tout ce passage, l'explication d'un Commentaire de l'Apocalypse attribué à saint Ambroise. Migne P. L., t. XVII, col. 914 et 915.

² Voir à ce sujet la lettre de saint Ambroise à l'empereur Valentinien. Migne. P. L., t. XVI, col. 961 sqq. Et la réponse du même au rapport de Symmaque, préfet de Rome, Ibid., col. 971 sqq.

³ Hoc (Radagaiso) Romanis arcibus imminente, fit omnium paganorum in Urbe concursus : hostem adesse cum utique virium copia, tum maxime praesidio deorum potentem ; Urbem autem ideo destitutam et mature perituram, quia deos et sacra perdidit, etc, Orosius, Hist., I. VII, c, 37. Migne, P. L., t. XXXI, col. 1159.

Dès le début du chapitre VI, en tête de toutes les visions d'avenir, aussitôt après l'ouverture du premier sceau, paraît un mystérieux cavalier monté sur un cheval blanc, tel qu'en avaient les vainqueurs au jour de leur entrée et de leur triomphe : Je regardai, dit saint Jean (VI, 2), et je vis un cheval blanc ; celui qui était monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, et Il partit en vainqueur qui va remporter victoires sur victoires. *Et exivit vincens ut vinceret*. Ce cavalier mystérieux est évidemment Jésus-Christ Lui-même, qui déjà vainqueur de la mort en Sa glorieuse résurrection, nous est représenté ici dans l'acte de partir pour des victoires nouvelles, lesquelles, évidemment encore, ne peuvent être que des victoires à remporter sur l'enfer et ses suppôts, conjurés pour empêcher par tous les moyens en leur pouvoir, le définitif et universel établissement du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Église, dans le monde.

Que seront alors les visions qui suivent, sinon autant de tableaux prophétiques des moyens providentiels devant servir à cet établissement et à ce triomphe du christianisme ? des sanglantes persécutions à souffrir, des formidables obstacles à surmonter avant d'y arriver, des diverses sortes d'adversaires à réduire, et aussi des terribles jugements que Dieu exercera sur Ses ennemis pour l'exécution de Son dessein ? Voici donc les oracles successifs des sept sceaux, des sept trompettes, des sept coupes, des trois *vae* ou malheurs. Voici la bête paraissant dès le chapitre XIII, et d'abord avec ses sept têtes et ses dix cornes, plus loin (chap. XIV, XVI) sous le nom mystique de grande Babylone, plus loin encore (chap. XVII) comme ne faisant qu'un avec l'opulente et cruelle prostituée, mère des abominations de la terre. Voici son jugement, sa condamnation, son châtiment, son renversement jetant le monde entier, ainsi qu'il a été dit, dans la consternation. Voici maintenant, par manière d'épilogue (XIX, 1-8), le cantique de louanges que les saints du ciel chantent à Dieu pour ce grand œuvre de sa justice, de sa puissance, et de son admirable providence sur l'Église. Et enfin, en dernier lieu, pour clore tout l'ensemble de ces scènes grandioses autant que terribles, la réapparition du cavalier qui avait d'abord paru au lever du rideau : Je vis alors, ajoute saint Jean (XIX, 11-16), le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc ; celui qui était monté dessus s'appelait le Fidèle et le V véritable qui juge et qui combat justement. Ses yeux étaient comme une flamme de feu... Il était vêtu d'une robe teinte sang, Il s'appelle le Verbe de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et il sort de Sa bouche une épée à deux tranchants pour en frapper les nations... Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées assemblées pour faire la guerre à Celui qui était monté sur le cheval, et à Son armée. Mais la bête fut prise... et jetée dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

Certes, bien superflu serait le soin que l'on prendrait de démontrer plus au long l'identité du cavalier ici présenté avec celui de tout à l'heure, tant il est manifeste que, de part et d'autre, c'est un seul et même personnage, et que ce personnage est Jésus-Christ. Avec cette différence toutefois, que d'abord Il était montré dans l'acte d'entreprendre l'expédition, et comme en tenue du guerrier partant pour le combat, au lieu que maintenant Il reparait, étant encore, si je pouvais m'exprimer de la sorte, dans tout l'échauffement de la lutte, et avec les sanglantes marques du carnage, mais de la lutte et du carnage achevés, et dans l'acte de consommer la victoire. De la sorte, toute la partie de l'Apocalypse qui s'étend du chapitre VI au chapitre XIX inclusivement, nous présente un ensemble compact de faits, d'événements et de choses, aboutissant finalement à l'exécution de la bête, c'est-à-dire au renversement de l'ancienne Rome, comme au terme où est accompli ce que saint Jean avait en vue, savoir : Jésus-Christ vainqueur, Sa religion triomphant des obstacles humainement insurmontables qui s'opposaient à Son solide et définitif établissement ; l'Église libérée, délivrée de toute entrave, à même désormais de prendre dans le monde la haute direction des affaires ; en un mot, Satan dépossédé, jeté dehors, et l'idolâtrie abattue avec l'empire qui la soutenait. «Voilà, conclut Bossuet, ce que célèbre saint Jean dans l'Apocalypse ; voilà où il nous mène par une suite d'événements qui durent plus de trois cents ans, et c'est par où se termine enfin ce qu'il y a de principal dans sa prédiction»¹.

* * *

Et maintenant, le sens de cette première et principale partie une fois bien déterminé et bien établi, le reste ne peut plus faire de difficulté, car le reste n'est plus que la continuation et l'achèvement de ce qui précède. Le reste, c'est le chapitre XX, où saint Jean, reprenant la suite de sa prophétie à partir de la chute de l'empire romain, en déroule la trame jusqu'à la fin des siècles. Et en effet, il était naturel qu'après avoir prophétiquement décrit le premier temps de l'Église, ses premières luttes, ses premières épreuves, et ce qu'on pourrait appeler sa première prise de possession du monde, il en décrivit aussi la destinée dans le cours ultérieur des âges. Il ne le fait pourtant que d'une manière extrêmement sommaire, et pour ainsi dire, en deux ou trois coups de pinceau. On dirait d'un peintre, «qui après avoir peint avec de vives couleurs ce qui fait le sujet principal de son tableau, trace encore dans un lointain obscur et confus, d'autres choses plus éloignées de cet objet». Toutefois, quelle que soit l'indétermination où il a plu à l'Esprit de Dieu de laisser cette dernière esquisse de l'avenir, on y voit très nettement et très distinctement marqués deux autres temps de l'Église venant après

¹ Ainsi, la première et principale partie des prédictions apocalyptiques aurait déjà reçu, et depuis longtemps, au moins quant à son sens premier et immédiat, un plein et entier accomplissement. Ce qui assurerait à l'exégète, dans les données de l'histoire du second, du troisième et du quatrième siècle, la plus sûre des règles directives d'interprétation. Pour ne signaler ici, dans leurs grandes lignes, que les choses les plus marquantes : A cette lumière de l'histoire on pourra voir en premier lieu, aux chapitres VII et VIII, la vengeance divine, s'abattant d'abord sur les Juifs, comme sur les premiers auteurs ou instigateurs des persécutions contre l'Église ; vengeance un instant suspendue en faveur des douze mille *signati* de chacune des douze tribus, qu'il fallait au préalable séparer du reste de la nation, mais se déchaînant bientôt, terrible et inexorable, sous Trajan et surtout sous Adrien, sur ces malheureux restes d'Israël que la ruine de Jérusalem sous Titus avait épargnés. On verra ensuite au chapitre IX, dans les mystiques sauterelles sorties du puits de l'abîme, un autre genre d'ennemis infiniment plus dangereux encore, dont l'Église en ses commencements devait aussi triompher : à savoir, les premières hérésies issues pour la plupart des opinions judaïques, et pour cette raison rattachées, dans la prophétie, aux persécutions exercées par les Juifs eux-mêmes. Puis, voici qu'avec le chapitre XI, nous arrivons aux persécutions romaines, que saint Jean résume en celle de Dioclétien, de toutes la plus longue, la plus violente, la plus cruelle, la plus universelle, et qu'il décrit avec des caractères si précis et si particuliers, qu'une fois qu'on en a connu la clef, on croit voir se dérouler des tableaux tirés du vif des événements. Mais plus on avance, et plus se multiplient les sujets de surprise. Le chapitre XIII nous montrera la bête, c'est-à-dire l'idolâtrie romaine, blessée à mort par la victoire de Constantin, rendue ensuite à la vie sous Julien, et dans cette sorte de résurrection admirée comme miraculeuse, recevant les services d'une autre bête, en laquelle on reconnaît la philosophie pythagoricienne, «qui soutenue par la magie, faisait concourir à la défense de l'idolâtrie ses raisonnements les plus spécieux et ses prodiges les plus étonnants». Le reste (XIV-XIX) vise directement le renversement de l'empire romain, selon qu'il a été dit et expliqué plus haut.

celui de ses premiers commencements : le temps de son règne sur la terre d'abord (vers. 1-6), et ensuite le temps de sa suprême et plus terrible épreuve (vers. 7-10), aussitôt suivie du jugement universel dont saint Jean pour finir, nous donne (vers. 11-15), un tableau en réduction.

Du règne de l'Église sur la terre (qui sera aussi, comme il est dit au verset 4, le règne des saints martyrs, à cause de la gloire dont ils seront environnés, des grands honneurs qui leur seront rendus, et des miracles éclatants par lesquels Dieu autorisera leur pouvoir auprès de Lui), une seule chose nous est révélée ici, qu'il sera relativement long et tranquille. Relativement long, comme on le voit par les mille ans que lui attribue la prophétie, car ce nombre, tout figuratif qu'il soit, ne peut évidemment représenter qu'une période d'une durée considérable. Relativement tranquille aussi, comme il apparaît par l'enchaînement du dragon, c'est-à-dire de Satan «enfermé dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis». Ce qui pourtant se devra entendre conformément à l'ordre actuel de providence, qui ne comporte pas une totale exclusion de l'action diabolique dans le monde, et en tenant compte de cette façon de parler, fréquente dans l'écriture, qui consiste à représenter une chose, non pas tant d'après ce qu'elle est en elle-même, que d'après ce qu'elle paraît être par comparaison avec une autre. Ainsi maintenant faudra-t-il voir dans cet enchaînement de Satan un enchaînement relatif, c'est-à-dire, ne méritant ce nom que comparaison faite avec la liberté qui lui avait été laissée dans les temps anciens, et lui avait permis d'établir une idolâtrie universellement dominante, corruptrice de la terre entière, partout oppressive et persécutrice des chrétiens.

Quant au temps de la dernière épreuve, qui est celui du déchaînement de Satan et de la persécution de l'antéchrist, il nous est décrit en moins de quatre versets, et en des termes dont il serait peut-être téméraire, surtout pour ce qui concerne Gog et Magog, de vouloir dès maintenant préciser le sens. Laissons donc à l'avenir le soin de lever ici le voile, et contentons-nous de ce que saint Jean a explicitement marqué, qui est, que cette persécution suprême sera courte (vers. 3), qu'elle sera une persécution plus encore de séduction que de violence (vers.7), et qu'elle sera promptement suivie de la venue du Juge des vivants et des morts (vers. 11 sq.).

De tout ce qui a été exposé jusqu'ici, ressort donc l'entière vérité de ce que dit saint Augustin au livre XX de *la Cité de Dieu*, Chap. VIII, n. 1 : que le temps qu'embrasse le livre de l'Apocalypse, va du premier avènement de Jésus-Christ à la fin du monde, où aura lieu le second. «*Totum hoc tempus quod liber iste complectitur, a primo scilicet adventu Christi usque in saeculi finem quo erit secundus ejus adventus*». Et de là aussi découle, par une conséquence nécessaire, la pleine solution de la première des deux difficultés proposées au début de cet article, de celle qui était prise du *quæ oportet fieri cito*. Du moment en effet, qu'il s'agissait d'une longue suite d'événements devant se succéder les uns aux autres dans le cours des âges, le sens du *fieri cito* ne pouvait être, qu'arriverait bientôt tout l'ensemble des prédictions, mais seulement, comme la nature des choses l'indique surabondamment, que bientôt en arriverait le commencement et le début. Et de fait, les prédictions apocalyptiques portaient sur des faits qui allaient se dérouler de proche en proche, depuis la fin du règne de Domitien, date de la révélation faite à saint Jean, jusqu'à la première moitié du V^e siècle, époque de l'effondrement de l'empire romain, et ultérieurement, ainsi qu'il a été expliqué, jusqu'à la fin des temps.

Ici donc encore, l'exégèse moderniste est déboutée de toutes ses prétentions.

ARTICLE DIXIÈME

LA PAROUSIE DANS L'APOCALYPSE. LES DEUX RÉSURRECTIONS.

On se demandera peut-être, les choses étant telles qu'elles ont été exposées dans le précédent article, d'où a pu venir l'opinion si anciennement et si généralement répandue, qui ne voyait et ne voit encore, dans l'Apocalypse, qu'un tableau prophétique de la fin du monde et de ses préludes. A quoi je répondrais que bien des causes d'ordres divers auront eu ici leur part d'influence, mais que si nous voulons remonter à l'origine, nous trouverons deux raisons principales, auxquelles les autres se pourront facilement réduire.

La première n'avait que la valeur d'un préjugé. Elle consistait dans la persuasion où étaient bon nombre d'anciens, que les destinées du monde étaient liées à celles de Rome ; autrement dit, que l'empire romain ne pouvait avoir d'autre fin que celle de l'univers. C'est pourquoi, la ruine de l'empire étant si clairement visée dans l'Apocalypse, on en concluait tout naturellement que les temps apocalyptiques ne pouvaient être que ceux du définitif déclin, et de la dernière fin des choses¹.

Mais à cette première raison venait s'en ajouter une seconde, qui, tirée celle-là du texte même de la prophétie, devait survivre au démenti que les événements se sont depuis longtemps chargés de donner à la première. C'est que, du commencement à la fin des prédictions de saint Jean, on trouve entremêlées aux visions qui vont se déroulant les unes après les autres comme les diverses scènes d'un même drame, des peintures et des descriptions qu'il semble bien qu'on doive bon gré mal gré rapporter au jugement dernier et au total effondrement du monde. Ainsi par exemple, dès le début, aussitôt après l'ouverture des six premiers sceaux (VI, 12-17), les grandes calamités dont les chapitres suivants développeront le détail, ne sont pas plus tôt montrées confusément et comme en gros, que déjà le soleil devient noir comme un sac de crin, et la lune comme du sang ; les étoiles tombent du ciel comme les figues vertes tombent d'un figuier secoué par un gros vent ; le ciel disparaît comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles sont ébranlées de leurs places ; les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre se cachent dans les cavernes et disent aux montagnes : Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau.

¹ «Tout nous montre, écrivait Lactance, *De divin. Instit.*, liv. VII, c. 25, que la ruine suprême n'est plus loin : si ce n'est qu'elle ne semble pas devoir être à craindre tant que Rome sera debout. Mais dès que cette tête du monde sera tombée, qui pourrait douter que la fin ne soit venue ? *Illa, illa est civitas quae adhuc sustentat omnia*». Et tel est aussi le sentiment de Tertullien, de saint Optat, de saint Jérôme, et de bien d'autres. C'est que la splendeur de Rome, leur patrie, leur en avait imposé au point de leur faire croire qu'il y avait un lien nécessaire entre le maintien de la civilisation ici-bas et la conservation de l'Empire ; que la ruine de l'Empire ne pourrait être que la destruction des cadres de la société humaine et le signal de la décomposition universelle ; et par suite, que l'Empire qui tenait le monde sous sa puissance, était précisément le mystérieux obstacle à la venue de l'antéchrist dont parle saint Paul à mots couverts dans la seconde aux Thessaloniens, lorsqu'il dit (II, 6) : *Et nunc quid detineat scitis*, etc. Bossuet, *Préface sur l'Apocalypse*, n. 22.

Plus loin (XI, 18), au son de la septième trompette, tandis que, selon nous, saint Jean ne ferait que décrire les persécutions romaines, celle de Dioclétien en particulier, qui allaient attirer sur Rome les grands châtements que nous avons vus, on entend les vingt-quatre vieillards adorer Dieu en disant : Nous Vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui êtes et qui étiez, de ce que Vous Vous êtes revêtu de Votre grande puissance... Les nations se sont irritées, et le temps de Votre colère est venu, le temps de juger les morts, et de donner la récompense aux prophètes Vos serviteurs, et à ceux qui craignent Votre Nom, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

Plus loin encore (XVI, 18-21), quand, avec la septième coupe, arrive le moment de l'exécution de la grande Babylone, toutes les îles s'enfuient, les montagnes disparaissent, et des grêlons énormes du poids d'un talent tombent du ciel sur les hommes. C'est donc toujours et partout le même cataclysme intégral et universel : tout périt, tout s'écroule, tout va en ruines, et la funèbre image du grand jour de colère qui ouvre et ferme la perspective, se projette aussi d'un bout à l'autre, sur tout l'ensemble du tableau. Comment alors ne pas voir clairement indiqué par là le véritable sujet des prédictions de l'Apocalypse ? Ainsi du moins en jugeront facilement tous ceux qui, peu versés dans la lecture des prophètes, peu familiarisés surtout avec le genre propre de l'Écriture, se voudront renfermer dans la pure et simple matérialité de la lettre. Mais une exégèse avertie n'aura pas de peine à réformer ce jugement, et, pour réduire les textes précités à leur juste valeur, il suffira de quelques brèves observations.

Il faut considérer d'abord que les plus fortes images dont se sert ici saint Jean sont tirées des anciens prophètes, notamment d'Isaïe et d'Osée, dans les descriptions qu'ils font des calamités, assurément bien distinctes de la suprême catastrophe mondiale, que Dieu devait déchaîner contre les ennemis d'Israël, ou contre Israël lui-même. C'est ainsi que, dans l'annonce de la future dévastation de Babylone par les Mèdes et les Perses, nous lisons (Isaïe, XIII, 10) : «Voici que le jour du Seigneur est venu pour réduire la terre en désert, et en exterminer les pécheurs, car les étoiles du ciel ne feront plus briller leur lumière, le soleil s'est obscurci à son lever, et la lune ne répandra plus sa clarté... Voici que Je vais faire lever contre eux les Mèdes..., et Babylone, la parure des fiers Chaldéens, sera semblable à Sodome et à Gomorrhe...» Et plus loin, dans le jugement porté contre les Iduméens (Isaïe, XXXIV, 4) : «Leurs morts seront jetés sans sépulture, et les montagnes se fondront dans leur sang. Les cieus seront roulés comme un livre, et toute leur armée tombera comme tombe du figuier sa feuille flétrie et desséchée, car Mon épée s'est enivrée dans les cieus, et voici qu'elle descend sur Edom, que J'ai voué à l'extermination pour le juger». Et dans l'annonce du châtement qu'Israël s'était attiré par ses idolâtries (Osée, x, 8) : «Les hauts lieux de l'idole de Bethel, péché d'Israël, seront détruits. Ils diront alors aux montagnes : Couvrez-nous, et aux collines : Tombez sur nous». Même chose dans Ezech., XXVI, 15-18, et XXXII, 7-8. Même chose encore dans Joël, II, 10-11, quoique chez l'un comme chez l'autre il s'agisse toujours de catastrophes particulières, comme de la ruine de Tyr, ou de l'empire des Pharaons, ou encore du royaume de Juda sous Nabuchodonosor. Aussi bien, ces sortes de peintures des grandes calamités publiques, si disproportionnées à leur objet qu'elles nous paraissent, étaient-elles dans le goût et le génie de l'Orient, et quand saint Jean, le prophète du Nouveau Testament, nous peindra sous les mêmes couleurs les fléaux qui devaient préparer ou accompagner l'établissement du christianisme dans le monde, il ne fera en cela que continuer la manière de ses devanciers, les prophètes de l'Ancien.

Mais voici maintenant une seconde observation qu'il faut ajouter à la précédente pour la compléter, et en mieux préciser le sens. C'est qu'en disant que les descriptions susdites regardaient directement et immédiatement des catastrophes que l'histoire a depuis longtemps déjà enregistrées dans ses annales, on n'entend nullement nier par là qu'elles se rapportassent aussi, en quelque façon, à ce grand jour qui mettra fin à l'existence terrestre de l'humanité, et à tout l'ordre actuel de l'univers. Et la raison en est dans l'habitude constante de l'Écriture, plusieurs fois signalée au cours de cette étude, de joindre les choses figurées à leurs figures : de tracer, par exemple, des esquisses du futur jugement du monde à travers le treillis des événements qui dans la suite des siècles, en devaient être les images ; bien plus, et c'est une chose sur laquelle on ne saurait trop insister, de voir dans ces événements mêmes, comme une première exécution du grand et terrible drame par eux et en eux représenté. Il n'y aura donc pas lieu de remettre en question le sens précédemment établi sur de solides preuves, de la première et principale partie des prédictions apocalyptiques, sous le prétexte qu'on y voit incidemment mêlées de-ci de-là, des allusions plus ou moins transparentes au jugement dernier, voire même, dans l'un des trois passages cités plus haut (XI, 18), la mention formelle et expresse de sa venue. Mais la seule conclusion à tirer sera celle à laquelle conduit tout naturellement la manière accoutumée de l'Écriture, et que confirme d'autre part le suffrage de ses interprètes les plus autorisés : «Saint Jean, nous diront-ils, joint le jugement dernier à celui qu'on allait voir exercé sur Rome, comme avait fait Jésus-Christ en prédisant la ruine de Jérusalem. C'est la coutume de l'Écriture, de joindre les figures à la vérité».

Enfin, il conviendra de remarquer, en thèse plus générale encore, qu'une même prophétie peut avoir plusieurs sens : l'un, prochain et immédiat, déjà accompli ; l'autre, éloigné et médiat, encore caché dans le profond de l'avenir. Nous en avons vu plus haut des exemples, soit dans la prophétie de Daniel sur la persécution d'Antiochus (Dan., XI, 30 sqq), soit dans celle de Notre Seigneur Lui-même sur l'abomination de la désolation installée en lieu saint (Matth., XXIV, 15 sqq), et rien ne serait plus facile que d'allonger indéfiniment la liste. Mais sans qu'il soit besoin de faire ici plus grande dépense d'érudition, qui donc n'aurait présente à la mémoire la réponse de Jésus à Ses disciples qui L'interrogeaient sur la venue d'Élie, prédite par Malachie à la dernière page des oracles de l'Ancien Testament (IV, 5-6) ? «Il est vrai, leur disait-Il, qu'Élie doit venir, et qu'Il rétablira toutes choses ; mais Je vous dis qu'Élie est déjà venu, et ils ne L'ont pas connu». Ainsi, en accomplissement d'une seule et même prophétie, Élie était déjà venu, et il devait venir. Il était déjà venu en la personne de saint Jean-Baptiste : c'est le premier sens déjà réalisé, comme nous le voyons dans l'évangile de saint Luc¹. Il devait venir : c'est le second sens dont les derniers jours du monde pourront seuls éclaircir le mystère (Voir Bossuet, *Préface sur l'Apocalypse*, n. 15). Si donc l'existence dans l'Écriture, de prophéties à sens multiple, est si bien avérée, où serait la merveille qu'à cette catégorie appartînt aussi la prophétie de saint Jean, et quoi d'étonnant à ce que, sans préjudice du sens primordial précédemment établi, elle en eût un autre, strictement eschatologique, dont l'accomplissement serait réservé à l'extrême fin des siècles ? Certes, ceux-là seuls y trouveront à redire, qui ne se font pas une idée juste de

¹ Luc, I, 17 : «Il (Jean-Baptiste) convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant Lui, dans l'esprit et la puissance d'Élie..., afin de préparer au Seigneur un peuple parfait».

la capacité compréhensive d'un livre que les Pères nous donnent comme rempli de secrets admirables, bien plus, comme renfermant selon la forte expression de saint Jérôme, d'infinis mystères de l'avenir, *infinita futurorum mysteria continentem* (Saint Jérôme, L. I *contr.*, *Jovin.*, n. 26). C'est pourquoi Bossuet, dont on sait la manière de voir sur les prédictions apocalyptiques, n'a garde de manquer d'ajouter : «Cependant à Dieu ne plaise qu'on s'imagine que par cette explication (celle qu'il propose, et que nous avons suivie nous-même), on ait épuisé tout le sens d'un livre si profond. Nous ne doutons pas que l'Esprit de Dieu n'ait pu tracer dans une histoire admirable (des premières souffrances de l'Eglise), une autre histoire plus surprenante encore (de ses derniers combats), et, dans une prédiction, une autre prédiction encore plus profonde. Mais j'en laisse l'explication à ceux qui verront de plus près le règne de Dieu, ou à ceux à qui Dieu fera la grâce d'en découvrir le mystère». Sage et prudente réserve, comme l'on voit, dans laquelle nous ferons bien de nous tenir à notre tour, sans rien affirmer de ce sens futur, mais sans rien en nier non plus : nous attachant uniquement à ce qui importe à notre sujet, savoir, au sens premier, prochain et immédiat, qui se peut considérer comme démontré et acquis, quoique l'on puisse d'ailleurs penser ou conjecturer relativement à l'autre.

Et ce sens nous présente, depuis le chapitre VI jusqu'au chapitre XIX inclusivement, toute la suite des jugements de Dieu sur les premiers persécuteurs : Juifs animés de la haine de Celui qu'ils avaient crucifié, ou Gentils souteneurs de l'idolâtrie par laquelle Satan tenait le monde assujéti à ses lois. Il nous met devant les yeux le long et douloureux enfanement de cet enfant mâle du chapitre XII, qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et n'était autre que le christianisme sortant vigoureux, vainqueur, et dominant, de trois siècles de sanglantes persécutions¹. Il nous offre enfin le tableau des événements à travers lesquels Dieu, par une admirable providence, a conduit Son Église en ses commencements, pour la faire triompher, après la grande épreuve du baptême de sang, «non seulement dans le ciel, où il donnait une gloire immortelle à ses martyrs, mais encore sur la terre où Il l'établissait avec tout l'éclat qui lui avait été promis par les prophètes» (Isaïe, XLIX, 23 ; LX, 1-6 ; Dan., II, 44, etc.).

Et c'est de tout cet ensemble de choses que, saint Jean disait très justement et très exactement qu'elles devaient arriver bientôt (I, 1, et XXII, 6), parce qu'en effet la suite des événements ici prophétisés, tout en se prolongeant bien avant dans l'avenir, allait néanmoins commencer à se dérouler dès le lendemain, pour ainsi dire, de la révélation apocalyptique : à savoir, selon qu'il a été dit déjà, dès le règne de Trajan, successeur immédiat de Domitien, par qui le saint apôtre avait été condamné à la chaudière d'huile bouillante, et après sa miraculeuse préservation, relégué en exil sur le rocher de Patmos². D'où enfin il s'ensuit que l'argument que la critique moderniste prétendait tirer du *quæ oportet fieri cito*, tombe de lui-même comme partant d'un supposé imaginaire, et va ainsi grossir la liste des raisons précédemment réfutées, dont les spécieuses apparences n'ont pu que mieux faire ressortir la réelle inanité.

Resteraient maintenant comme dernière difficulté, les assurances réitérées d'une venue prochaine, mises à la fin dans la bouche de Jésus, ou, ce qui revient au même, dans celle de l'ange parlant au nom et en la personne de Jésus : Voici que Je viens bientôt (XXII, 7) ; oui, Je viens bientôt (XXII, 20) ; Je viens bientôt, et Ma récompense est avec Moi pour rendre à chacun selon ses œuvres (XXII, 12). Il est vrai qu'après tant d'explications déjà données sur les deux manières dont l'Écriture a coutume d'envisager la parousie, soit dans le jugement général de l'humanité au dernier jour du monde, soit au préalable, dans le jugement particulier de chaque individu en l'instant qui suit immédiatement sa mort, la difficulté devrait être considérée comme désormais classée, résolue, et définitivement vidée. Toutefois, il ne nous déplaît pas d'apporter en finissant un dernier éclaircissement, qui, emprunté celui-là à la propre doctrine du livre de l'Apocalypse, aura le double avantage de combattre l'objection par le fonds même d'où elle est tirée, et de détruire toujours plus radicalement les faux de l'exégèse rationaliste en matière eschatologique.

Le principal endroit, revenant à notre sujet, se trouve en ce chapitre XX, où après la chute de la grande Babylone, sont décrits sommairement et à grands traits, selon qu'il a été dit précédemment, les temps de la paix de l'Église, ainsi que le règne de ses martyrs, dont la gloire céleste ne laisse pas que de se prolonger sur la terre par les honneurs qui leur sont rendus, et les miracles que Dieu opère à leur intercession. Saint Jean vient de nous montrer un ange descendant du ciel, prenant le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, le liant pour mille ans, et l'enfermant dans l'abîme, afin de lui ôter le pouvoir de séduire les nations comme il avait réussi à le faire aux temps de l'universelle domination de l'idolâtrie. Après quoi il continue (XX, 4-6) : Je vis aussi des trônes sur lesquels s'assirent ceux à qui la puissance de juger fut donnée ; je vis les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu..., et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ. Les autres morts n'ont pas eu la vie jusqu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est la première résurrection. Heureux et saint, celui qui a part à la première résurrection ; la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux, mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et ils règneront avec Lui pendant mille ans. Tel est le tableau que nous présente saint Jean, de la gloire et de la félicité des saints, encore à l'état d'âmes séparées, pendant la période actuellement en cours, intermédiaire entre leur sortie de ce monde et le jugement dernier.

J'ai dit, à l'état d'âmes séparées. En effet, ce qu'il importe de bien remarquer avant toute autre chose dans ce tableau, c'est que ce sont des âmes qui en font l'objet : des âmes sans corps, des âmes de décapités, auxquelles sont attribués des trônes, et cela pour signifier que dès maintenant, dès les jours d'à présent, tandis que leurs dépouilles gisent encore au fond de leurs sépulcres, et par conséquent, bien avant que soit venue la consommation des temps, elles sont associées à la béatitude et à la gloire de Jésus-Christ, ainsi qu'aux jugements que durant le cours des siècles, il exerce sur le monde : *Et vidi sedes... et animas decollatorum... et vixerunt et regnaverunt cum Christo mille annis*³.

¹ « Un grand prodige parut dans le ciel : une femme (figure de l'Eglise)... Elle était grosse, et elle criait ressentant les douleurs de l'enfanement. Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux (figure du diable)... Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée. Et elle enfanta un enfant mâle, etc. »

² Sur la véritable date de l'Apocalypse, que les rationalistes, contre le témoignage de toute l'antiquité, font remonter à l'an 69 de notre ère, avant la ruine de Jérusalem, voir Bossuet, *Apoc.*, 1, vers. 9.

³ Voilà, pour le dire en passant, qui suffit déjà à détruire l'erreur des millénaires, lesquels s'appuyant sur ce passage de l'Apocalypse, où l'on ne voit pourtant du commencement à la fin, à régner avec Jésus-Christ, que des âmes seulement, mettaient avant la résurrection générale de la chair au dernier jour du monde, une résurrection anticipée pour les martyrs, et un règne visible de Jésus-Christ avec eux durant mille ans sur la terre, dans une Jérusalem rebâtie avec un nouvel éclat, qu'ils croyaient être la Jérusalem décrite par saint Jean au chapitre XXI. «Papias, très ancien auteur, mais d'un très petit esprit, ayant pris trop grossièrement certains discours des

Par suite, la première résurrection dont il est dit, *haec est resurrectio prima*, se doit entendre aussi d'une résurrection ne pouvant convenir qu'à des âmes : à savoir, de la résurrection qui commencée avec la justification, conformément à la parole de l'apôtre aux Ephésiens : «Éveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera», s'achève, se parfait, et se consomme au sortir de la vie présente, par l'entrée dans la vie éternelle en la vision de Dieu¹. Et cette résurrection est appelée première, parce qu'en effet elle doit être suivie, mais au dernier jour du monde seulement, d'une résurrection seconde, celle de la chair, selon qu'il est marqué plus bas, dans le tableau du jugement général qui clôt toute la série des prédictions apocalyptiques².

Au surplus, il ne faudrait pas prendre les mille ans que doit durer ce règne des saints, avant la reprise de leurs corps, pour un nombre d'années précis et déterminé. Non, dit saint Augustin, le nombre de mille est employé ici pour exprimer la totalité du temps qui doit s'écouler jusqu'à la fin des siècles, et est pris dans le même sens qu'en cet endroit du psaume CIV, verset 8, où Dieu est dit se souvenir éternellement de Son alliance, et de la parole qu'Il a donnée «pour mille générations» ; c'est-à-dire, sans difficulté, pour toutes les générations qui se succéderont dans l'avenir (Saint Augustin, loc. cit., c. 7, n. 2).

Que si enfin, la résurrection première est particulièrement attribuée aux martyrs, la raison en est, observe toujours saint Augustin, que les martyrs qui ont combattu pour la vérité jusqu'à l'effusion de leur sang, y ont naturellement la principale part. Mais d'après la figure de langage consistant à prendre la partie, surtout la plus excellente et la plus reconnue, pour le tout, il faut indubitablement comprendre en la personne des martyrs, l'universalité des morts que la voix descendue du ciel désignait un peu plus haut (XIV, 13), comme «mourant dans le Seigneur» (Saint Augustin, loc. cit., c. 9, n. 2). Tous en effet, appartiennent également au Christ ; tous sont devenus à jamais Son héritage et Son royaume ; tous aussi, et au même titre, sont ségrégués des *cæteri mortuorum* du verset 5 : lesquels, exclus de la résurrection première, le seront conséquemment de la seconde, la résurrection du dernier jour ne devant être pour eux qu'une résurrection de condamnation, surajoutant la damnation du corps à celle de l'âme, et jetant par là même l'homme tout entier dans ce qui est très justement appelé ici la seconde mort³. C'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : Heureux et saint, celui qui a part à la première résurrection, ajoute aussitôt : la seconde mort n'aura sur eux aucun pouvoir, faisant assez entendre par là, qu'on n'échappe à la seconde mort, qui n'est autre que la mort consommée et éternelle, qu'à condition d'avoir part à la résurrection première, et qu'en conséquence les participants de ladite résurrection sont tous les justes, tous les élus de Dieu, au fur et à mesure que, lotir voie terminée, ils entrent dans leur éternité⁴.

apôtres que leurs disciples lui avaient rapportés, introduisit dans l'Eglise ce règne de Jésus-Christ durant mille ans dans une terrestre Jérusalem magnifiquement rebâtie, où la gloire de Dieu éclaterait d'une manière admirable, où Jésus-Christ régnerait visiblement avec Ses martyrs ressuscités, où à la fin néanmoins les saints seraient attaqués, et leurs ennemis consumés par le feu du ciel, après quoi se feraient la résurrection générale et le jugement dernier». Ainsi parle Bossuet d'une opinion que saint Augustin de son côté, dans sa *Cité de Dieu*, liv. XX, c. 7, traite à bon droit de contresens scripturaire, tourné ensuite en fables ridicules : *De duabus resurrectionibus*, dit-il, *Joannes in libro Apocalypsis, eo modo locutus est, ut earum prima a quibusdam nostris non intellecta, insuper etiam in quasdam ridiculas fabulas verteretur*. De fait, quiconque lira ce qu'en ont écrit les meilleurs et les plus respectables de ses tenants, comme par exemple saint Irénée (liv. V, c. 33, P. G., t. VII, col. 1213 sqq.), et Lactance (liv. VII *De divin. Instit.*, c. 24, 25, 26, P. L., t. VI, col. 808-814), devra convenir de l'entière justesse de la censure. C'est pourquoi ladite opinion ne put résister longtemps à une critique éclairée, et elle disparut tellement «dans la grande lumière du IV^e siècle», qu'on n'en voit presque plus aucun vestige. Mais il était réservé aux protestants du XVII^e siècle de la relever de ses cendres, et ce fut la haine de l'Eglise romaine qui les détermina à le faire. En effet, comme dans l'Apocalypse, le règne de mille ans vient après le jugement et l'exécution de la grande prostituée, qui selon eux, n'était autre que l'Eglise romaine en personne, ils crurent faire merveille en ressuscitant l'ancienne fable millénaire, pour l'occasion qu'elle leur fournissait de promettre à leurs adhérents le plus brillant avenir, après la chute de la papauté, par eux annoncée comme prochaine. Que ceux donc de nos catholiques chez qui s'est réveillé de nos jours le goût des prodigieuses fantaisies de Papias, remarquent en passant, «dans quelle boutique» (on pardonnera le mot que la belle langue de Bossuet n'a pas répudié), les restes en ont été recueillis et remis en honneur. Au demeurant le millénarisme, de quelque manière qu'on l'explique, ou avec Papias ou avec Cérinthe, est une grave erreur que condamnent ouvertement les plus formelles données de l'Écriture. Car l'Écriture nous enseigne : premièrement, qu'il faut que le ciel contienne Jésus-Christ jusqu'au jugement dernier (Act., III, 21) ; secondement, que le jour du second avènement et celui de la fin du monde sont un seul et même jour (Matth., XXIV, 29-31; Marc XIII, 24-26, etc.) ; troisièmement, que tous les morts, et notamment tous les saints, tous les justes, tous les élus ressusciteront en même temps, à savoir *in novissimo die* (Jean, VI, 39, 44, 55), au son de la dernière trompette (I Cor., XV, 51), au signal donné, à la voix de l'archange, tandis que le Seigneur Lui-même descendra du ciel (I Thess., IV, 16). De sorte qu'il serait plus que juste de laisser aux interprètes protestants, s'il en est encore, ces «restes des opinions judaïques», que la lumière de l'Eglise a entièrement dissipés depuis seize cents ans.

¹ Sur la résurrection des âmes, voir saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XX, c. 10, où il montre ce qu'il faut répondre à ceux qui pensent que la résurrection ne se dit que des corps, et ne peut convenir aux âmes.

² «La seconde résurrection, c'est-à-dire celle des corps qui aura lieu à la fin des temps», dit saint Augustin, loc. cit., c. 6, conformément à Apoc, XX, 12-13, où nous lisons : Puis je vis un grand trône éclatant de lumière, et Celui qui était assis dessus... Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts ; on ouvrit encore un autre livre, qui est le livre de la vie ; et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. La mer rendit ses morts ; la Mort et l'Enfer rendirent les leurs, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres.

³ De même que la première résurrection est celle où les saints sont glorifiés dans leur âme, et la seconde celle où ils le seront dans le corps comme dans l'âme : ainsi la première mort est celle où les âmes sont ensevelies avec le mauvais riche dans l'enfer, et la seconde, celle qui suivra la résurrection, où l'homme entier, en corps et en âme, ira comme il est dit en Matth., XXV, 46, à l'éternel supplice.

⁴ Dans cette description de la résurrection première, il est toujours fait abstraction des délais que peuvent exiger les expiations du purgatoire : et cela pour deux raisons principales. La première est que ce sont les martyrs que vise principalement, et que seuls désigne explicitement le texte de saint Jean ; or, pour les martyrs, il ne saurait être question de purgatoire. La seconde est que la résurrection première doit être envisagée ici, non pas d'après les conditions accidentelles, contingentes, variables à l'infini, des personnes particulières, mais seulement d'après la règle établie par la volonté antécédente de Dieu, portant que depuis la consommation de notre rédemption par la passion de Jésus-Christ, les âmes justes sont admises en la vie éternelle aussitôt après leur sortie du corps, sauf empêchement de leur part, Ce qui fait que c'est à ce moment qu'en thèse absolue, il faut rapporter sous le Nouveau Testament l'entrée des saints dans la béatitude, quoi qu'il en soit d'ailleurs des délais plus ou moins longs imposés dans les cas particuliers, pour les fautes qui n'auraient pas été suffisamment expiées en la vie présente par de dignes fruits de pénitence.

Voilà donc ce que nous apprend l'Apocalypse sur cette phase de transition, où les saints, et spécialement les martyrs, mourant sur la terre, vont d'abord en état d'âmes bienheureuses, commencer une nouvelle vie dans le ciel. Voilà soulevé un coin du voile qui nous cachait les mystérieuses conditions de leur existence posthume, d'ici à la résurrection dernière. Qu'on ne raisonne donc pas comme s'il n'y avait d'autre venue de Jésus avec sa récompense, que celle qui aura lieu en gloire et majesté à la consommation des siècles, ou comme si c'était de cette venue-là, que s'entendrait nécessairement la parole objectée, voici que Je viens bientôt, et Ma récompense est avec Moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Mais non. L'Apocalypse suppose une première venue de Jésus, secrète et invisible celle-là, pour le jugement et la rémunération des âmes selon les mérites de leurs œuvres, aussitôt après leur sortie du corps. De quoi témoigne ouvertement le tableau que nous venons de voir, où les saints sont déjà admis par Jésus à partager Son règne, déjà reçus à s'asseoir dans Son trône, déjà mis en possession de la béatitude céleste, sauf seulement le dernier complément de la résurrection du corps et d'une certaine gloire accidentelle, réservée pour le dernier jour. *Haec est resurrectio prima*. C'est la résurrection première montrée à saint Jean dans la fameuse vision du règne de mille ans.

* * *

Mais ce n'est pas le seul endroit de l'Apocalypse où il soit question de cette première venue de Jésus avec sa récompense. Dès le début du livre, parmi les avertissements que saint Jean reçoit ordre d'écrire aux églises, Jésus fait dire à l'ange de l'église de Smyrne, en prévision de la persécution qui allait venir (II, 10) : Sois fidèle jusqu'à la mort, et sans plus de retard, aussitôt échu ce terme de ton épreuve, Je te donnerai la couronne de vie. Il dit encore, quelques lignes plus bas, dans le passage parallèle de l'épître à l'église de Thyatire (II, 26-28) : A qui gardera Mes œuvres jusqu'à la fin, Je donnerai l'étoile du matin. Et qu'est-ce que l'étoile du matin ? Apparemment, la béatitude de la gloire éternelle, quoique non encore en sa plénitude, où elle se comparerait plutôt au soleil de midi, mais en sa phase initiale, et pour ainsi dire, matinale, d'avant le jugement général et la résurrection dernière. Et cette béatitude initiale d'avant le jugement général et la résurrection dernière, propre aux âmes encore séparées de leurs corps, saint Jean ne se lasse pas de nous la mettre en évidence, et d'y ramener notre attention. Il y revient constamment, et en tant de manières différentes, qu'il y faut bien voir l'un des points les plus saillants de ce divin livre de l'Apocalypse, et l'une de ses particularités les plus caractéristiques.

Il y revient en particulier au chapitre VI, versets 9-11, où il nous présente les âmes (et, qu'on le remarque bien, toujours les âmes), les âmes des martyrs, *animas interfectorum*, à qui, en attendant que justice soit faite de leurs persécuteurs, sont données des robes blanches, symbole de la gloire dont ils jouissent déjà dans le ciel. Je vis, dit-il, sous l'autel les âmes de ceux qui ont été immolés pour la parole de Dieu, et pour lui rendre témoignage..., et on leur donna à chacun une robe blanche, en leur disant d'attendre pour le reste, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux, soit accompli, et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux. Il y revient de nouveau au chapitre suivant (VII, 9-17), où il nous montre ces mêmes martyrs avec leurs robes blanches et des palmes à la main, se tenant devant le trône de Dieu, le servant jour et nuit dans son temple, n'ayant plus ni faim ni soif, ni incommodité d'aucune sorte, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux.

Il y revient, et plus expressément encore, au chapitre XIV, où il nous fait entendre la voix qu'il entendit lui-même, la voix venue du ciel disant : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur : dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis*. Dès maintenant, dit-il, comme pour combattre formellement et directement l'idée d'une venue de Jésus avec sa récompense, à la fin des siècles seulement. *Non, non, amodo* : dès maintenant, dès après la mort, dès le jugement particulier : ce qui justifie déjà amplement le *venio cito, venio velociter*, de la dernière page du livre, tout en laissant, comme on le voit, le champ absolument libre à toutes les hypothèses possibles touchant l'époque de l'arrivée en gloire et majesté sur les nuées du ciel, pour la clôture des temps et la résurrection générale des morts, pour la solennité des grandes assises de l'humanité, pour le jugement public du monde, pour la consommation dernière des châtiments et des récompenses, bref, pour la mise à terme et le règlement final de toutes les choses et affaires d'ici-bas¹.

Voilà, si nous ne nous trompons, beaucoup plus qu'il n'est besoin pour faire voir combien dénuées de fondement, combien contraires aux plus fermes données de l'Écriture, sont les fameuses positions des modernistes sur la parousie, pierre angulaire de tout leur système d'interprétation de l'Évangile. C'était ce que nous nous étions proposé de démontrer. Et si, concluons-nous avec l'auteur du second livre des Macchabées, la mise en valeur des arguments a été ce qu'il fallait pour porter la conviction dans les esprits, nous aurons atteint le but de nos efforts. Si au contraire, elle est restée imparfaite et défectueuse, il ne faudra s'en prendre qu'à l'inhabileté du démonstrateur.

Nihil Obstat Lutetiae Parisiorum, die 25e Januari 1920. LÉONCE DE GRANDMAISON.

Imprimatur : Parisiis, die 4e Februarii 1920. E. THOMAS, v. g.

¹ Ceci d'ailleurs, soit dit sans préjudice d'un autre sens où le *venio cito* se dirait également de la dernière venue qui amènera, avec le jugement dernier, l'universelle rénovation des cieux et de la terre dont parle saint Pierre en sa seconde épître (III, 10-13). Mais alors le terme *cito* se prendrait, bien entendu, non plus relativement à la durée des particuliers, mais à la durée totale du monde depuis ses premières origines, Et à ce compte aussi, on trouvera facilement que mille ans sont comme un jour.